



HAL
open science

Le transfert maléfique : un nouveau motif du genre de l'horreur

Simon Gabay, Stéphane Ischi

► **To cite this version:**

Simon Gabay, Stéphane Ischi. Le transfert maléfique : un nouveau motif du genre de l'horreur. *Romanica Silesiana*, 2016, La Peur, 11, pp.140-149. hal-01895016

HAL Id: hal-01895016

<https://hal.science/hal-01895016>

Submitted on 24 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

STÉPHANE ISCHI
SIMON GABAY
Université de Neuchâtel

Le transfert maléfique : un nouveau motif du genre de l'horreur

ABSTRACT: The present article discusses a motif of horror fiction, the “Evil transfer”, that remained unnoticed until now. The key idea of this motif is that, because evil is eternal and indestructible, it cannot be annihilated but only transferred. Four books and movies of the second half of the 20th c. have retained our attention: *Thinner* by Stephen King, *The Exorcist* by William Peter Blatty, *It Follows* by David R. Mitchell and the *Ring* trilogy by Kôji Suzuki. However, these rather recent examples must not hide the diachronic depth of such a motif: Renaissance humanists or biblical texts also present a similar idea.

KEY WORDS: motif (narrative), curse, horror fiction, horror films

La logique un peu particulière des livres et des films d'horreur a toujours posé question, quand elle n'a tout simplement pas livré ce genre à la moquerie. Comme le fait remarquer l'un des protagonistes de *Désolation*, « on se conduit comme des personnages de mauvais films d'horreur [...]. On reste alors qu'on sait qu'on devrait partir, on va voir là où on n'a rien à faire » (KING, 1998 : 282). On pourrait bien sûr allonger la liste de ces comportements jugés absurdes par certains, voire même tournés en dérision par le genre de l'horreur lui-même, toujours prompt à l'auto-parodie. De telles scènes et de tels motifs continuent pourtant d'irriguer un genre qui ne semble pas s'en lasser, pointant de ce fait leur importance.

Identifier ces motifs n'est donc pas une vaine quête, mais un travail qui nous paraît essentiel. Or l'un d'entre eux est justement largement passé inaperçu jusqu'à présent¹ : celui que nous nommerons « transfert maléfique », à savoir l'idée que le Mal

¹ Nous ne l'avons par exemple pas trouvé dans la classification des contes-types Aarne-Thompson-Uther (UTHER, 2004).

ne pouvant pas être vaincu, la seule manière de s'en débarrasser est, une fois contaminé, de le transmettre à un autre. En étant à la fois un fantastique moteur narratif par la tension qu'il est susceptible de créer, et une parfaite machine à angoisse par les thématiques qu'il soulève, on ne s'étonnera donc pas de le retrouver dans les plus grands monuments de l'horreur du XX^e siècle – pour le présent article, nous avons retenu *La Peau sur les os* de Stephen King, *Ring* de Kôji Suzuki, *L'Exorciste* de William Peter Blatty et leurs adaptations cinématographiques éventuelles, ou de récents succès critiques comme *It Follows* de David R. Michell. Puisant dans des croyances pluriséculaires, ce motif se déploie sous diverses formes que nous nous proposons ici d'analyser.

En 1984, Stephen King publie sous le nom de Richard Bachman un roman intitulé *Thinner*, traduit dans la foulée aux éditions Albin Michel avec le titre de *La Peau sur les os*. On y trouve racontée l'histoire de Billy Halleck, riche avocat qui, alors que sa femme le masturbe au volant, percute mortellement une vieille gitane. Après le procès dont il sort finalement acquitté, un vieux gitan s'approche de lui et, lui caressant la joue, murmure : « Maigris ». Halleck ne cesse alors de perdre du poids et, retrouvant le vieil homme, apprend que ce sort ne peut être simplement annulé : il faut, pour s'en débarrasser, le transmettre à un autre. Acceptant d'aider l'avocat malgré son crime, le gitan lui entaille la main, dont il fait couler un peu de sang dans une tourte : celui qui la mangera héritera du maléfice. Mais le gâteau est finalement mangé par la fille adorée de Halleck : anéanti par cette découverte, ce dernier se sert la dernière part...

Cette histoire est un exemple parfait du motif que nous voulons ici mettre en évidence : le Mal, parce qu'indestructible, ne peut qu'être transmis à un autre pour s'en libérer. Une telle idée a nécessairement des origines multiples et dépasse la simple pensée chrétienne, à laquelle on a parfois tendance à tout faire remonter par facilité. Force est néanmoins de constater que le Nouveau Testament propose une illustration parfaite de cette conception d'un Mal transmissible dans l'Évangile selon saint Luc :

Comme [Jésus] mettait pied à terre, vint à sa rencontre un homme de la ville, possédé de démons. [...] Voyant Jésus, il poussa des cris, se jeta à ses pieds et, d'une voix forte, il dit : « Que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en prie, ne me tourmente pas ». Il prescrivait en effet à l'esprit impur de sortir de cet homme. [...] Jésus l'interrogea : « Quel est ton nom ? » Il dit : « Légion », car beaucoup de démons étaient entrés en lui. Et ils le suppliaient de ne pas leur commander de s'en aller dans l'abîme. Or il y avait là un troupeau considérable de porcs en train de paître dans la montagne. Les démons supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans les porcs. Et il le leur permit. Sortant alors de l'homme, les démons entrèrent dans les porcs et le troupeau se précipita du haut de l'escarpement dans le lac et se noya.

Lc 8 : 26–33 (cf. aussi *Mc* 5 : 2–13)

Le démon faisant lui-aussi partie de la Création, il ne peut au pire qu'être condamné « à une peine éternelle » (*Mt 25 : 46*), mais pas anéanti : Jésus ne peut donc libérer l'homme qu'en transférant ce qui le possède sur d'autres êtres.

On aura bien sûr reconnu dans ce dernier récit l'archétype de l'exorcisme chrétien, qui occupe depuis une place de choix dans l'imaginaire occidental. En parcourant les siècles qui nous séparent de la rédaction des Évangiles, on retrouve donc régulièrement des éléments du récit biblique, parmi lesquels cette idée de la guérison par un transfert du démon plutôt que par l'anéantissement de ce dernier. Ainsi Jean Bodin, humaniste de la Renaissance resté célèbre pour ses travaux de politique, mais aussi l'auteur de *La Demonomanie des Sorciers*, reprend et précise ce principe :

Auffi ie croy bien que les Sorciers peuuent quelques fois ofter le malefice & maladie, que les autres Sorciers, ou bien eux meſmes ont donné : mais non pas tous, ny toufiours, & fi faut ordinairement, comme ils ont depofé, qu'ils donnent le Sort à vn autre : autrement ils ne peuuent efchaper que le mal ne tumbre fur eux.

BODIN, 1580 : 128^v

La nature ayant horreur du vide, si le Mal n'est pas transféré sur un autre objet, il se retourne donc sur la première personne venue, et de préférence celle qui l'a réveillé : le sorcier, ou l'exorciste.

C'est justement sur ce dernier cas que l'on voudrait revenir, en nous intéressant à l'un des classiques de la littérature fantastique : *L'Exorciste* (*The Exorcist*), resté célèbre pour son adaptation cinématographique par William Friedkin en 1973, mais d'abord publié comme roman par William Peter Blatty en 1971, et dont la citation liminaire est justement le passage de l'Évangile de Luc que nous avons précédemment présenté. Le livre comme le film racontent l'histoire de Regan MacNeil, une jeune américaine qui se retrouve possédée, et des deux prêtres catholiques qui tentent de la sauver, Damien Karras et Lankaster Merrin. Poussé dans ses derniers retranchements par un démon surpuissant qui a eu raison du père Merrin, le père Karras ne trouve d'autre solution pour mettre fin à cette possession que de s'offrir comme hôte au démon, et, une fois possédé, de profiter d'un dernier moment de lucidité pour se suicider.

Mais avant d'être l'objet d'œuvres de fiction, des histoires similaires ont circulé sous la forme d'anecdotes historiques présentées comme rigoureusement véridiques. L'une d'elle concerne d'ailleurs l'un des monuments de la littérature française : Blaise Pascal, qui aurait été victime d'un sort dans sa plus tendre enfance. Sa nièce raconte en effet qu'en 1624, alors âgé d'un an, Pascal aurait souffert d'un mal similaire à celui de Billy Halleck : il serait « tombé en chartre »².

² « Venir à tomber en chartre, c'est se alangourir, flaistrir, seicher, emmaigrir jusques aux os » (NICOT, 1606 : 115).

cette langueur était accompagnée de deux circonstances qui ne sont point ordinaires : l'une, qu'il ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportement très-grands ; et l'autre, bien plus étonnant, c'est qu'il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère proche l'un de l'autre.

PÉRIER, 1954 : 35

Étienne, le père de Pascal, convoque une vieille femme qui passe pour une sorcière et que l'on accuse d'être responsable de l'état du fils. Interrogée, cette dernière reconnaît avoir jeté un sort :

Mon grand-père [Étienne Pascal] affligé lui dit : « Quoi ! il faut donc que mon enfant meure ! » Elle lui dit qu'il y avait du remède, mais qu'il fallait que quelqu'un mourût pour lui et transporter le sort. Mon grand-père lui dit : « Ho ! j'aime mieux que mon fils meure, que de faire mourir une autre personne ». Elle lui dit : « on peut mettre le sort sur une bête ». Mon grand-père lui offrit un cheval : elle lui dit que, sans faire de si grands frais, un chat lui suffisait.

PÉRIER, 1954 : 36

Le jeune Pascal plonge alors dans une sorte de coma : pendant plusieurs heures, il passe pour mort, n'ayant « ni pouls, ni voix, ni sentiment » (PÉRIER, 1954 : 36) avant de soudainement reprendre vie après minuit, guéri, comme la vieille femme l'avait prédit.

Si l'exorcisme est l'une des plus célèbres et anciennes formes du transfert maléfique, elle n'est pas la seule. On en retrouve par exemple une autre dans *It Follows*, un film de David Robert Mitchell sorti en 2014 qui raconte ainsi les malheurs de Jay, une jeune adolescente poursuivie par une créature depuis un rapport sexuel avec un inconnu. Retrouvant ce dernier, l'héroïne apprend que lui aussi était traqué jusqu'à ce qu'ils couchent ensemble, et que, pour se débarrasser de cette créature, Jay doit reproduire le procédé. Mais si cette chaîne est rompue par la mort d'un des protagonistes, la malédiction remonte alors à la personne précédente, qui se retrouve à nouveau pourchassée jusqu'à sa prochaine relation.

L'idée de se libérer par un rapport sexuel avec un sujet sain d'une maladie sexuellement transmissible n'est pas sans précédent : c'est au contraire un mythe aussi ancien que largement diffusé, dont la variante la mieux connue l'est sous le nom de *virgin cleansing*. À la Renaissance, un débat eut ainsi lieu à propos des remèdes possibles à la gonorrhée, dont l'humaniste italien Hercules Sassonia se fait l'écho dans son *Traité le plus parfait sur les maladies vénériennes* :

On doit enquêter sur ce que j'ai entendu de certains Vénitiens, qui disent avoir été instantanément guéris en couchant avec une femme noire. L'expé-

rience est vraie et semble pouvoir être confirmée par Scaliger [...], cependant, plus d'hommes ont été délivrés de la gonorrhée antique en couchant avec une épouse vierge, mais alors la femme est infectée³.

Le mythe des vertus curatives des vierges se retrouve alors régulièrement dans l'histoire européenne, comme dans le Liverpool du début du XIX^e, où des maisons closes proposent à leurs clients malades des jeunes filles, parfois atardées mentales (SMITH, 1973 : 303). Récemment encore cet éternel mythe du *virgin cleansing* semble expliquer une explosion des viols sur des enfants sud-africains par des personnes atteintes du SIDA (FLANAGAN, 2001) et des ventes aux enchères de jeunes filles organisées à Bombay pour des malades orientaux et moyen-orientaux atteints de la gonorrhée ou de la syphilis (MEDORA, 2011 : 69), qui, contaminant celles qui sont censées les soigner, accélèrent la propagation du virus.

Tout en reprenant le motif du transfert maléfique dans sa variante sexuelle, *It Follows* offre une évolution notable : il change d'échelle en proposant un passage du Mal sous la forme de chaîne, qui multiplie les actes de transfert. Ce mécanisme est encore une fois connu et rappelle le phénomène ancien des chaînes de lettres (LE QUELLEC, 1995) : un courrier anonyme apporte le malheur à qui-conque ne le fait pas circuler (et parfois le bonheur à qui le fait). Le nombre des personnes concernées est alors démultiplié, et inclut des inconnus.

Ring, un livre de Kôji Suzuki publié en 1991 et adapté pour le cinéma une première fois au Japon par Hideo Nakata en 1998, et une seconde fois au États-Unis par Gore Verbinski en 2002, reprend cette idée de chaîne. En enquêtant sur la mort de son neveu, Kazuyuki Asakawa trouve une mystérieuse cassette vidéo qui le condamne à mourir dans sept jours. Il découvre alors que cette cassette résulte de la combinaison de la rage d'une jeune fille violée, Sadako, et du virus de variole qu'elle a contracté lors de son viol. Une fois infecté par cette cassette, la seule manière d'échapper à la malédiction est d'en faire une copie, et donc d'infecter de nouvelles personnes pour se sauver soi-même.

Alors que nous sommes ici loin de la tradition chrétienne occidentale, la Bible fournit une nouvelle fois une possible source d'une telle histoire – notons tout de même que l'auteur, diplômé de français et multipliant les clins d'œil aux classiques américains (comme *Vendredi 13*), n'est pas sans ignorer cette culture.

³ Nous traduisons : «Sciendum autem est, quod habui à quibusdam expertis Venetis ; dicunt se à Gonorrhæa statim curatos esse Veneris cum muliere Aethiope. Experimentum est verum, & videtur posse confirmari ex Scaligero exercitatione 180. cap. 18 qui scribit Affros à Lue Venerea curari, dum in Numidiam, & Aethiopiam fucedunt. Hæc quoque scio, si tamen literis consignam licet antiqua gonorrhæa plures fuisset liberatos, qui cum uxore Virgine rem habuerunt, sed tunc mulier inficitur ». SASSONIA (1597 : 40'), cité par SCHLEINER (1994 : 508) & TERPSTRA (2010 : 164).

En effet, l'histoire d'une multitude condamnée par la faute d'une seule personne rappelle l'histoire du péché originel (*Gn* 3 : 1–24), la faute d'Ève rejaillissant sur toute sa postérité, génération après génération : « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé [*pertransiit*] en tous les hommes » (*Rom* 5 : 12) – *pertransire* n'ayant pas seulement le sens de « passer », mais aussi de « passer outre, passer d'un côté à l'autre », rendant peut-être implicitement l'idée que la transmission va « au-delà » de ce qu'on attendrait au premier abord. À partir d'un « pécheur zéro », un mal contagieux contamine l'ensemble de l'humanité :

Ainsi, de même que les adultes deviennent coupables par une action pécheresse, de même les enfants deviennent coupables par contagion ; les premiers sont coupables de ce qu'ils font, les seconds de qui ils tirent leur origine⁴.

Est alors introduite l'idée que des personnes innocentes sont elles aussi incluses dans la chaîne maléfique.

Si certains transferts maléfiques présentent un degré de transmission simple alors que d'autres prennent la forme de chaînes complexes, chacun jouant sur des modalités de transmission différentes, tous partagent quelques axiomes élémentaires. D'une manière générale, les œuvres ou anecdotes que nous avons citées fonctionnent sur une même série de cas de conscience et de paradoxes. Premièrement, seul un sacrifice peut vaincre le Mal, ce qui n'offre que la possibilité d'une demi-victoire. Ainsi, dans *L'Exorciste*, le père Karras décide de partir en martyr pour libérer la petite Regan. La rhétorique catholique permet cependant de renverser cette victoire du Mal : par sa rencontre avec le démon, le père Karras retrouve en effet une foi qu'il avait perdue, justifiant l'idée d'Augustin qui veut que Dieu « a jugé meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre l'existence d'aucun mal »⁵. Dans d'autres cas, le sacrifice est simplement neutralisé en détournant la mort sur un animal, comme dans l'histoire du jeune Blaise Pascal (chat) ou de la Bible (cochons).

Deuxièmement, le Mal se nourrit de la vie : le choix du sacrifice est rare, et la volonté de survivre perpétue la chaîne. Dans *Ring*, Asakawa a ainsi le choix de laisser mourir sa famille qui a vu la cassette, et ainsi circonscrire la propagation d'un virus encore contrôlable, ou de sauver sa femme et son fils en faisant circuler l'enregistrement maléfique. Il choisit la deuxième option, et, comme le raconte *Double hélice* (la suite de *Ring*), il échoue : sa famille meurt malgré tout,

⁴ Nous traduisons le latin : « Homines igitur, sicut peccati actione maiores, ita minores maiorum contagione sunt rei: isti ex eo quod faciunt, illi ex quibus originem ducunt ». (AUGUSTIN D'HIPPONE, 1865 : 708).

⁵ Nous traduisons : « Melius enim iudicavit de malis bene facere, quam mala nulla esse permittere » (AUGUSTIN D'HIPPONE, 1969 : 64).

provoquant un accident de voiture qui le plonge dans un état catatonique. L'enregistrement se retrouve donc sans surveillance et la propagation du virus, qui commence à muter, s'accélère. Peut-être est-ce donc (entre autres) parce que le père de Blaise Pascal préfère sacrifier son fils que de tuer un innocent, contrairement à Asakawa, que l'histoire se finit bien : seul un animal de petite taille doit mourir.

Troisièmement, il faut tuer pour survivre (et bien souvent finir par mourir quand même). Ainsi, Halleck, qui ne veut pas mourir, n'a nul autre choix que de tuer quelqu'un : ce sera sa femme – mais aussi sa fille et finalement lui-même. Jay, sachant pertinemment les risques qu'elle fait courir à ses partenaires sexuels, multiplie les relations avec des connaissances pour éloigner la créature qui la poursuit – sans pour autant que la fin du film garantisse qu'elle s'en sorte définitivement. Asakawa décide de sacrifier ses beaux-parents pour sauver sa femme et son fils – qui pourtant finiront par mourir.

Quatrièmement, (essayer de) se sauver, c'est aggraver le Mal : plus les personnages se débattent pour leur survie, plus ils causent de dégâts autour d'eux. Comme l'explique Bodin :

Et faict à noter que le Diable veut toufiours gagner au change, tellement que fi le Sorcier ofte le Sort à vn cheual, il donnera à vn cheual qui vaudra mieux : Et s'il guerit vne femme, la maladie tombera sur vn hōme, s'il guerit vn vieillard, la maladie tombera sur vn ieune garçon : Et fi le Sorcier ne donne le Sort à vn autre, il est en dāger de fa vie : bref fi le Diable guerit le corps, il tue l'ame.

BODIN, 1580 : 129^v

Alors qu'au début des histoires une seule personne est maléficiée, le bilan final est souvent lourd. Regan cause la mort de deux prêtres, Halleck emporte avec lui sa femme et sa fille, Asakawa est à l'origine d'un virus qui va prendre le contrôle du monde...

Aucun des récits ne présente donc de violence gratuite : il s'agit bien plus d'une violence logique, régie par des règles. En observant la fin des histoires, on découvre ainsi que l'on obtient deux groupes. D'une part celles qui se finissent mal (*La Peau sur les os*, *It Follows*, *virgin cleansing* ou *Ring*), qui ont toutes pour point commun de débiter avec un rapport sexuel, souvent « anormal » (masturbation, rapport avec un inconnu, viol). D'autre part, celles qui se finissent plutôt bien sont toutes déssexualisées (Bible) ou mettent en scène un enfant qui n'est pas encore nubile (Pascal a un an, Regan de *L'Exorciste* onze). Ce système est d'ailleurs confirmé par d'autres œuvres dont nous n'avons pas ici le temps de parler, mais qui présentent un motif similaire : l'amour naissant entre les deux héros de *Rendez-vous avec la peur* (*Night of the Demon*), réalisé par Jacques Tourneur et sorti en 1957, n'est pas consommé et ils arrivent à renvoyer le sort vers celui qui le leur a jeté. Le héros d'« une croisière de rêve », une nouvelle

issue du recueil *Dark Water* de Kôji Suzuki (1996), préfère avoir un enfant que de suivre des escrocs montant une chaîne de Ponzi, et voit ces derniers tués par une créature enfantine.

Les dés étant déjà jetés, les héros avancent donc vers un destin sur lequel ils découvrent n'avoir aucune prise. Piégés par un mécanisme paranormal qui les dépassent, ils ne peuvent qu'aller de Charybde en Scylla, se débattant dans des dilemmes qui se résument à choisir entre tuer ou être tués. Le personnage et le lecteur / spectateur sont alors à la fois horrifiés par les effets d'une logique implacable, et doublement effrayés : d'abord par cette logique qui leur échappe, puis, une fois celle-ci comprise, par ses conséquences potentielles pour le personnage et ceux qui l'entourent.

Comme tous les bons motifs, celui du transfert maléfique plonge ses racines au plus profond de l'inconscient humain. Il fait naître chez le lecteur / spectateur une sensation de déjà-vu en s'apparentant à des récits mythique comme ceux de la Bible. Il excite le réflexe de raisonnements préscientifiques fonctionnant par analogie (type pensée magique), comme celui de « soigner le mal par le mal », dont on a vu la puissance avec le mythe pluriséculaire du *virgin cleansing*. Il convoque les tabous ancestraux comme celui de la sexualité « déviante » et « anormale ». Autant de paramètres qui, utilisés habilement, fonctionnent comme des amplificateurs de l'horreur et de la peur déjà créées par l'efficacité narrative du transfert maléfique.

Aussi anciennes que soient ses racines, le transfert maléfique semble aussi voir éclore de nouveaux bourgeons. De récents acteurs du genre de l'horreur pourraient en effet bien s'en être inspirés. Nous pensons notamment à la vogue actuelle que connaît la série *Saw*, dont le premier volet est sorti en 2004. Dans ce film de James Wan, porte-étendard du *torture porn* américain, un psychopathe laisse à ceux qu'il a kidnappés la possibilité de s'en sortir en passant par une épreuve mutilante : récupérer une clef en éventrant son compagnon (vivant), se scier la jambe pour quitter une pièce qui sera scellée à jamais après un temps donné, etc. On y retrouve ici, réduite à sa plus simple expression, l'idée centrale que l'on ne peut sortir indemne de l'horreur dans laquelle on est plongé. Mais c'est là quitter définitivement la peur pour ne garder que l'horreur ; objet d'une nouvelle étude que nous laisserons à d'autres le soin de mener.

Bibliographie

Les références bibliques sont tirées de la *Bible de Jérusalem*. Paris, Éditions du Cerf.

Livres et articles

- AUGUSTIN D'HIPPONE, 1865 : *Contra Julianum Pelagianum*. In : IDEM : *Sancti Aurelii Augustini* (10). Éd. Jacques-Paul MIGNE. Paris : Éditions J.-P. Migne, Collection Patrologie Latine (44).
- AUGUSTIN D'HIPPONE, 1969 : *Enchiridion ad Laurentium, de fide et spe et caritate*. Éd. Ernest EVANS. In : AUGUSTIN D'HIPPONE : *Aurelii Augustini opera* (13–2). Turnhout : Brepols, Collection Corpus christianorum, Series Latina (46).
- BLATTY William Peter, 1971 : *L'Exorciste*. Paris : Pavillons poche, Robert Laffont.
- BODIN Jean, 1580 : *De la demonomanie des sorciers*. Paris : Jacques du Puys.
- FLANAGAN Jane, 2001 : "South African men rape babies as 'cure' for Aids". *The Telegraph*, 11 Nov, <<http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/africaandindianocean/southafrica/1362134/South-African-men-rape-babies-as-cure-for-Aids.html>>. Date de consultation : le 25 février 2016.
- KING Stephen, 1984 : *La Peau sur les os*. Paris : Pocket, Albin Michel.
- KING Stephen, 1998 : *Désolation*. Paris : J'ai lu.
- LE QUELLEC Jean-Loïc, 1995 : « Des lettres célestes au "copy-lore" et au "screen-lore" : des textes bons à copier ». *Réseaux*, n° 74.
- MEDORA Nilufer, 2011 : "Prostitution in India: A Global Problem". In : Rochelle L. DALLA, Lynda M. BAKER, John DEFRAIN et Celia WILLIAMSON, dir. : *Global Perspectives on Prostitution and Sex Trafficking. Africa, Asia, Middle East, and Oceania*. Plymouth, Lexington Books.
- NICOT Jean, 1606 : *Thresor de la langue française*. Paris : David Douceur.
- PÉRIER Marguerite, 1954 : « Mémoire sur la vie de M. Pascal écrit par Mademoiselle Marguerite Périer ». In : Blaise PASCAL : *Œuvres complètes*. Éd. Jacques CHEVALIER. Paris : Gallimard, Collection Pléiade (34).
- SASSONIA Hercules, 1597 : *Luis venereae perfectissimus tractatus*. Padoue : Laurent Pasquato.
- SCHLEINER Winfried, 1994 : "Infection and Cure through Women: Renaissance Constructions of Syphilis". *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, n° 24.
- SMITH Francis B., 1979 : *The People's Health. 1830–1930*. New York: Holmes and Meyer.
- SUZUKI Kôji, 1996 : *Dark Water*. Paris : Pocket.
- SUZUKI Kôji, 2014 : *Ring. L'intégrale (Ring. Double Hélice. La Boucle)*. Paris : Pocket.
- TERPSTRA Nicholas, 2010 : *Lost Girls. Sex and Death in Renaissance Florence*. Baltimore: The John Hopkins University Press.
- UTHER Hans-Jörg, 2004 : *The Types of International Folktales: A Classification and Bibliography Based on the System of Antti Aarne and Stith Thompson*. Vol. 1–3. Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 3 vols.

Films

- FRIEDKIN William, 1973 : *The Exorcist*.
- MITCHELL David Robert, 2014 : *It Follows*.
- NAKATA Hideo, 1998 : *Ring*.
- TOURNEUR Jacques, 1957 : *Night of the Demon*.
- VERBINSKI Gore, 2002 : *The Ring*.

Note bio-bibliographique

Stéphane Ischi est doctorant en littérature française à l'Université de Neuchâtel (Suisse). Il est spécialiste des questions d'intertextualité, du fantastique et de la poésie française du XIX^e siècle. Il a publié des articles dans *Romantisme* et la *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

Simon Gabay est post-doctorant en littérature française à l'Université de Neuchâtel (Suisse). Après une thèse en philologie romane, il oriente désormais ses recherches vers les humanités numériques et l'écrit moderne (XVII^e siècle). Il a publié des articles dans *Vox Romanica* et les *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*.